

Iulian Bocai, *Filologii. Instituționalizarea studiului literar în Europa* [Philologies. L'institutionnalisation des études littéraires en Europe], Bucarest, Editura Tracus Arte, 386 pages, 2020, en roumain

Alexandru Bumbas

IRET / Université Sorbonne Nouvelle Paris 3

PLIDAM / Inalco - Paris

Le volume que présente Iulian Bocai tente de répondre à une question vertigineuse : quel type de pensée est la pensée philologique ? Structuré en six grands chapitres accompagnés de ce que l'auteur appelle une « étude préliminaire d'histoire de l'éducation philologique moderne » et d'une conclusion qui prend la forme d'un « épilogue », l'ouvrage rassemble un nombre conséquent d'objets d'étude : des pédagogies et des programmes universitaires, des histoires littéraires, des institutions d'enseignement et des pratiques pédagogiques qui y sont développées, ainsi que des conférences et des cursus universitaires. Tous ces objets sont analysés à l'aune d'une méthodologie pluridisciplinaire qui relie l'histoire institutionnelle à l'histoire intellectuelle, d'une part, et la sociologie de l'enseignement et la philosophie de l'éducation, d'autre part.

L'ambition analytique de l'auteur s'impose dès le début de l'ouvrage lorsque les nombreux objets d'étude sont insérés dans une aire spatiotemporelle qui recouvre pratiquement la quasi-totalité du XIX^e siècle (prenant comme point de départ l'année 1820 – date qui coïncide plus ou moins avec l'entrée des études littéraires dans les universités),

mais qui explore aussi le monde universitaire européen composé de pays comme la France, l'Allemagne et l'Angleterre. La particularité du propos de l'auteur consiste dans l'association à ce champ d'études déjà très vaste d'un autre territoire académique qui est celui de la Roumanie. Ainsi, l'auteur parvient à remplir un manque dans l'histoire de l'université roumaine, laquelle n'est ni bien étudiée ni bien documentée (p. 12).

Ce faisant, et après avoir circonscrit les objets d'étude et les territoires d'investigation, Iulian Bocai débute son analyse avec un premier chapitre qui se construit sous le fond d'une réalité qui relève de l'histoire intellectuelle de l'Europe, celle de la « confusion disciplinaire des universités occidentales » de la fin de l'époque des Lumières (p. 30). Tout au long de ce chapitre, l'auteur montre que les universités européennes étaient « bloquées » dans leur évolution institutionnelle, phénomène paradoxal compte tenu du progrès scientifique propre à cette époque. Bocai pointe également l'avènement de l'écrivain comme une figure plus « charismatique » (p. 46) que le savant, dans la mesure où l'écrivain devient lui-même un critique acerbe du contexte dans lequel il vit. Cela mène à une ouverture de l'écrivain vers son public, phénomène qui oppose et qui expose également la fermeture du milieu savant de l'époque.

Le deuxième chapitre, plus descriptif qu'analytique, s'inscrit toujours dans l'*a priori* de l'époque étudiée par l'auteur, et pose les bases d'une distinction théorique fondamentale : celle qui s'établit entre l'idée « d'étudier les classiques » tels que Homère, Cicéron, Térence et l'idée « d'étudier la littérature ». Autrement dit, Bocai observe que l'entrée de la littérature dans le curriculum académique n'est pas concevable. Le réinvestissement des « classiques » s'avère plus important que l'étude de la littérature nationale même, laquelle est très souvent appréhendée avec beaucoup de méfiance, voire de rejet (p. 73).

Le troisième chapitre est situé dans l'horizon analytique de ce que Bocai appelle « la préhistoire de la philologie moderne » (p. 119), c'est-à-dire une méthodologie pluridisciplinaire qui conçoit l'étude littéraire comme une pratique partagée entre les théologiens, les esthéticiens et même les historiens. De ce fait, opine Bocai, il est pratiquement impossible d'attester la « naissance » (p. 119) de la philologie moderne, car ses racines se perdent dans des chemins théoriques divers, lesquels sont tout sauf véritablement littéraires. De faibles tentatives d'arracher le fait littéraire à « l'inertie du classicisme » sont à trouver chez des auteurs comme Lessing, Marmontel ou Germaine de Staël. Enfin, de vrais positionnements littéraires seraient à trouver dans les programmes universitaires des savants de France (Abel-François Villemain) ou d'Allemagne (les frères Schlegel).

Au quatrième chapitre, Bocai commence à se focaliser véritablement sur la spécificité roumaine, d'abord en sondant « la protohistoire de la culture intellectuelle roumaine » (p. 158) et ensuite en explorant l'émergence des hautes écoles roumaines

(de Bucarest et de Yassy) ainsi que de l'École transylvaine (Școala Ardeleană). Entre des périodes de stagnation culturelle spécifiques aux principautés roumaines – dues, selon l'auteur, à une réalité historique marquée par des changements politiques constants et par une préoccupation extrême pour la question territoriale –, et l'intrusion de l'Église de l'Orient dans la vie sociale, la thèse de Bocai est implacable : il n'existe pas un humanisme roumain à proprement parler (p. 160), il n'existe que des personnes hautement éduquées issues de la bourgeoisie de l'époque. Ni les hautes écoles de Bucarest et de Yassy, ni l'École transylvaine – sorte de mouvements intellectuels de l'époque – ne s'affirment comme des foyers de consolidation ou de transmission des études littéraires. Pourtant, comme l'École transylvaine a comme objet d'étude l'histoire, les efforts de ses membres – qui consistent à prouver que « les Roumains sont les continuateurs et les héritiers inaltérés historiquement d'un grand empire antique » (p. 185) – sont largement salués par Bocai.

Ce n'est qu'au cinquième chapitre de l'ouvrage que le XIX^e siècle annoncé initialement comme étant le cœur de cette recherche commence à être exploré plus en profondeur. C'est, selon les dires de l'auteur, un siècle où commence une « véritable confusion entre l'habileté intellectuelle et l'acte d'étudier » (p. 204). Bocai pointe ainsi l'augmentation du nombre de professeurs universitaires en Europe, tout en précisant que les écrivains et les artistes sont restés en dehors des hiérarchies universitaires, et ce jusqu'après la Seconde Guerre mondiale. Pourtant, l'auteur constate également qu'au fil du siècle, et surtout en Allemagne, les hommes de lettres et les philosophes se dirigent vers les universités pour « tenter d'institutionnaliser les domaines humanistes » (p. 204). Les cas de la France, de l'Angleterre et de l'Allemagne sont ensuite étudiés séparément, du fait de l'évolution des universités dans chaque pays. Le chapitre clôt sur le cas des principautés roumaines et de l'apparition des premiers philologues, d'une académie et d'une culture littéraire moderne, et ce à partir de 1821 précisément. L'auteur montre que la culture dans les principautés est de moins en moins religieuse et donc qu'elle est plus tournée vers la littérature, sans que la rupture soit totale (p. 242).

Le dernier chapitre achève l'analyse en s'axant plutôt sur les différences entre les histoires littéraires du début et de la fin du siècle que sur une critique purement philologique. En sous-chapitre, reprenant le fil de la réflexion du cinquième chapitre, Bocai poursuit la mise en évidence du commencement de la philologie roumaine qui – tout comme la majorité des historiens de la culture l'affirment – n'existe à proprement parler qu'à partir des écrits de Titu Maiorescu.

Dans l'épilogue, Iulian Bocai tire la conclusion que « la pensée philologique des deux derniers siècles a été rarement une espèce de pensée majeure » (p. 335) puisque celle-ci n'a fait qu'emprunter un vocabulaire et des méthodologies provenant des

disciplines scientifiques et humanistes. Autrement dit, pour répondre à la question initiale de l'ouvrage, la pensée philologique n'est qu'un conglomerat de méthodologies pratiquement toutes extérieures à la littérature elle-même.

Globalement, l'ouvrage de Iulian Bocai frappe par son érudition, par la multiplication d'exemples pluriculturels, ainsi que par l'agencement de plusieurs chantiers méthodologiques. Pourtant, ce qui fait la spécificité de cet ouvrage – unique dans le domaine de la recherche roumaine – peut être aussi considéré comme sa majeure défaillance. Tout d'abord, le traitement de plusieurs champs disciplinaires – qui sont souvent éclipsés par l'analyse purement historique – rend la lecture difficile, dans la mesure où le lecteur (avisé ou pas) peut avoir du mal à discerner le passage d'un champ théorique à un autre, et d'un registre d'objets d'étude à un autre. Qui plus est, l'emploi de certains concepts fondamentaux est parfois confus ; par exemple, la notion même de philologie (écrite au pluriel dans le titre du livre) manque d'une véritable définition et elle est souvent associée au concept d'histoire littéraire (ou encore d'histoire de la littérature). Une analyse étymologique, par exemple, aurait pu éclairer un certain nombre d'aspects méthodologiques.

Ensuite, les trois (très grandes) aires culturelles étudiées (la France, l'Angleterre et l'Allemagne) sont appréhendées à l'aune d'une étude comparatiste, à ceci près que les espaces italophones et hispanophones (plus proches du cas roumain étant donné le partage des racines latines de la langue), par exemple, manquent dans cette approche ; ceci d'autant plus que le concept « d'Occident » est souvent convoqué. Ces aires culturelles, pour aussi complexes et compliquées qu'elles puissent être, font souvent l'objet de sous-chapitres et non pas de chapitres entiers, comme si elles étaient étudiées comme des exceptions et non pas comme des « modèles ».

On peut aussi et surtout reprocher à l'auteur le fait qu'au cas de la Roumanie – lequel, bien entendu, est visiblement de moindre portée comparée aux autres aires étudiées – il n'ait accordé qu'un seul chapitre sur six. Et lorsque le cas de la Roumanie (plus précisément des principautés roumaines, dans le souci d'éviter l'anachronisme) est évoqué, il est souvent présenté selon une lecture négative, centrée notamment sur le fait d'être *sub vremi*¹ (p. 158). On peut donc légitimement se demander quelle est la pertinence méthodologique du cas roumain – soit un territoire qui manque d'un véritable humanisme, selon les dires de l'auteur – appréhendé à l'aune des aires culturelles véritablement et profondément humanistes ? Le « cas roumain » n'aurait-il pas gagné davantage en spécificité s'il avait été étudié dans une perspective d'échanges culturels, par exemple ?

1. « Sous le poids du temps » autrement dit, fortement dépendant des contingences historiques et politiques.

Pour conclure, l'ouvrage de Iulian Bocai, *Filologii. Instituționalizarea studiului literar în Europa*, mérite sans doute l'attention des exégètes, et une éventuelle traduction – compte tenu de sa dimension transculturelle – ne ferait qu'éclairer certains aspects et ainsi harmoniser les données savantes, très riches et diversifiées.